

PASSION BOLIVIE

Fabrizio Catalano

Adaptation du texte original français de l'auteur par Philippe Martin

Avec son florilège de paysages et de climats, avec ses hauts plateaux où la lumière s'effiloche et se purifie, ses lagunes multicolores et ses énigmatiques vestiges de civilisations perdues, avec ses forêts smaragdines et ses vastes étendues dépouillées, avec son mélange d'architecture coloniale et ses jeunes talents d'artistes, avec les visages aigus de ses habitants et leurs mots musicalement mâchés, avec ses rêves révolutionnaires et ses perpétuels rappels à des traditions millénaires, par son nom même, s'il y a un pays capable d'enflammer l'imagination collective, c'est la Bolivie.

Un État plurinational qui représente, dans le panorama géopolitique mondial, une expérience unique et sans précédents : cherchant, à travers l'idéalisation d'un passé aux règles différentes, à détecter un nouveau modèle de société, dont l'une des principales expressions est la liberté retrouvée de la femme, fière de son rôle magique (et ce n'est pas par hasard si, au centre de La Paz, il y a, depuis des siècles, un marché aux sorcières).

C'est en suivant cette piste, apparemment accidentée, mais bien plus en contact avec la réalité que dans les sociétés, surtout européennes, que nous allons tenter d'avancer ce soir, tout en jetant des coups d'œil circulaires sur le paysage et l'humanité qui nous entourent. Et sur cette même piste – je l'espère ! – nous aurons la possibilité de découvrir d'autres approches aux problèmes qui conditionnent et accablent notre planète. Mais, de mon point de vue, cette approche, qui ensuite va se révéler assez concrète, ne peut d'abord qu'être métaphysique. La Bolivie, au fond, n'existe pas. Cela peut paraître une provocation, une boutade, une affirmation imprudente voire une phrase écervelée ; mais, à y bien réfléchir, combien de nations au monde existent vraiment ? Est-ce que la majorité des États africains

existent vraiment, dont les frontières ont été découpées maladroitement, lorsque le monde indo-européen s'est emballé pour la folie coloniale ? Est-ce que quelqu'un croit que ça ait vraiment du sens de considérer comme une seule nation un ramassis d'îles et d'archipels entre les océans Indien et Pacifique qui souvent ont, du point de vue culturel, bien peu en commun ? Au-delà de la barbarie de la guerre, était-ce vraiment une brillante idée de prétendre unir orthodoxes, catholiques, personnes nées aux confins de l'Asie et d'autres dont les grands-pères étaient sujets de l'Empire Austro-hongrois et espérer que cela ne déchaîne pas des tensions centripètes et centrifuges ? Et – ce que je peux amèrement certifier, avec ce dernier et décisif exemple – est-ce que l'Italie n'est pas un assemblage artificiel qui n'implose pas uniquement à cause de la passivité de ses citoyens ?

Toutefois, l'objectif de ce préambule n'est pas la critique ou la polémique ; d'ailleurs, ce ne serait pas le lieu adéquat. Mon but serait plutôt de démontrer que, lorsque les circonstances obligent des peuples avec des cultures et des traditions diverses à la cohabitation à l'intérieur des mêmes frontières, cette contrainte peut être transformée par des hommes de bonne volonté en un incomparable atout, et peut donner lieu à des expérimentations politiques et sociales que le reste du monde a, dirais-je, presque le devoir de regarder avec intérêt, d'étudier et de prendre en exemple.

Les événements et les troubles de l'histoire auraient pu aller dans une direction à peine divergente, et la carte de l'Amérique du Sud serait aujourd'hui méconnaissable. Le Nord de la Bolivie, la région des hauts plateaux que je mentionnais tantôt, ne présente presque pas de différences culturelles avec les provinces méridionales du Pérou et celles septentrionales du Chili (les trois nations se sont âprement disputées, au cours du dix-neuvième siècle, les villes d'Antofagasta, Iquique ou Arica, qui à présent se trouvent l'intérieur du territoire chilien). C'est peut-être la zone plus fascinante des Andes, la patrie des Aymara, le cœur de l'empire Inca et, bien avant, le berceau de civilisations dont on sait encore trop peu. Les gens là-bas parlent

avec les montagnes. Nous allons aborder ce thème étourdissant dans quelques minutes...

À côté de ce microcosme de montagnes et de magie, de vents glaciaux et de soleil implacable, il y en a un autre, tropical, tout aussi captivant. Autour de Santa Cruz de la Sierra – petite ville de province jusqu'à il y a quelques décennies, devenue riche métropole où cohabitent mollesse équatoriale et ambitions capitalistes, voici des immenses prairies, avec bétail et vachers, pics et rochers tels des monolithes surnaturels, de vastes étendues cette fois vertes, chaleur étouffante, des eaux presque bouillantes, des missions jésuitiques, ainsi que des petites localités où l'être humain est un intrus ; et plus loin, enfin, la forêt amazonienne, avec sa flore et sa faune bariolées : jaguars, vautours pape et hoazins : ces derniers nous rappellent que les oiseaux sont des dinosaures, puisque les jeunes ont des griffes dans les ailes qui ensuite s'atrophient et disparaissent.

À propos de dinosaures et autres animaux préhistoriques, le sous-sol bolivien – pas seulement le sous-sol, étant donné que des traces bien visibles du passage de plusieurs espèces de dinosaures affleurent – recèle d'authentiques trésors. L'apprenti paléontologue qui somnole en moi et qui par moments se réveille ne peut se passer de vous en montrer quelques spécimens parmi les plus bizarres, en commençant par le Carnotaurus – dont certains auront vu des transpositions plus ou moins fantaisistes dans des films nord-américains – avec ses cornes et sa tête assez écrasée, qui lui donnait une allure similaire à celle des molossoïdes, le Doedicurus, un ancêtre extrêmement puissant des tatous, et le Thylacosmilus, un cas très étonnant d'évolution convergente, puisque il s'agit d'un marsupial et non d'un félin. Si vous examinez l'histoire de la faune de cette planète, par exemple, la classe dominante – dinosaures ou mammifères, peu importe – exprime toujours un gros animal herbivore et cornu. Mais tout cela nous amènerait à une autre conférence, que je n'aurais ni les compétences ni l'autorité de donner...

Revenons aux différentes zones géographiques et climatiques qui composent le territoire bolivien. Nous voici enfin dans le Sud : la

région de l'éternel printemps. L'indolente ville de Tarija et ses alentours, où l'on produit des vins excellents – surtout de vignobles français, quoique il y ait aussi des remarquables muscats – et où l'on peut voir d'inusuelles peintures rupestres qui attendent encore d'être consciencieusement étudiées. Cette partie du pays présente un certain nombre d'affinités avec le Nord de l'Argentine et elle est aussi parmi les plus envoûtantes. À l'Est de Tarija, il y a le Chaco : un vaste mélange de brousse et de marais, partagé et longtemps disputé avec le Paraguay ; à l'Ouest, les gorges rougeâtres de Tupiza, où Butch Cassidy trouva la mort, puis le cœur ahurissant et féérique des hauts-plateaux. Pas de repères ; des paysages à couper le souffle, d'autant plus que l'on est constamment entre 4000 et 5000 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est le règne des lamas et des vigognes. Ici, dit-on, a chuté un petit météorite : le lieu s'appelle Soldados de piedra. Partout, des formations rocheuses nous rappellent l'histoire tourmentée de notre planète, et que jadis, dans ce désert, il y avait de l'eau. Il y en a encore, en réalité, bien que toujours moins à cause des changements climatiques : c'est celle des lagunes colorées, un spectacle unique et merveilleux dans le sens le plus ample du terme. Voici la lagune verte, la jaune, la Laguna colorada – la plus grande et célèbre –, la Hedionda, qui sent le soufre, et la noire. Là-bas, on entend seulement le murmure du vent et le tchic-tchic des flamants roses.

Et puis, il y a une étendue de plus de 10'000 kilomètres où le rêve et le cauchemar, la chimère et l'effroi se confondent, un dédale vide, le vertige sublime de l'infini. Quand il pleut, sur ce sol immaculé de sel, opalescent d'émotions, l'eau s'absorbe très lentement, et tout se transforme en un incommensurable miroir où les divinités du ciel se reflètent et s'enivrent.

Comme probablement vous le savez déjà, j'ai tourné, avec mon associée Fátima Lazarte, une docu-fiction qui s'intitule *Irregular*. Nous avons voulu, en presque une heure et demie de film, non seulement rendre un hommage aux multiples facettes de l'âme féminine, non seulement raconter le monde de celles qu'incorrectement on appelle sorcières, non seulement effleurer

l'ancestrale sagesse de la philosophie andine, mais surtout préconiser le retour d'un système social justement décliné au féminin, retour nécessaire à notre avis pour sauver la planète et récupérer le meilleur de l'essence de l'humanité. En Europe aussi, et ceux qui ont lu les études et les essais de la lituanienne Marija Gimbutas le savent bien, les collectivités pré indo-européennes avaient conçu des systèmes dans lesquels la notion de pouvoir – mot qu'on devrait vider du sens aberrant qu'on lui a donné – était connectée à la capacité de donner la vie, tandis qu'aujourd'hui nous la lions à la capacité de donner la mort : et ce n'est pas par hasard que depuis plus d'un an on discute s'il y a plus de bombes en Russie ou aux États-Unis.

Au début de ce film, nous avons imaginé une nouvelle et révolutionnaire naissance de Vénus : elle naît dans un lieu sec, dans un désert de sel, elle a une peau bronzée et des traits affilés et porte déjà en elle toutes les douleurs de l'existence. Ces scènes ont été tournées dans le Salar d'Uyuni et dans des cours d'eau de la région de Tarija. Je profite donc de l'occasion pour vous montrer, en avant-première européenne, le début de *Irregular...*

Ce film – je ne vais pas vous ennuyer plus avec lui, mais il me permet d'introduire la suite de mon exposé - a été un acte d'amour. Dans un pays qui certes offre moins d'options professionnelles, mais qui sont aussi moins schématiques que les nôtres, Fátima Lazarte a pu devenir une étoile de la danse classique et une professeure d'art et de littérature. Nous avons discuté du modèle social dont nous rêvions, des saisons de la peinture qui nous passionnaient le plus, de la convergence parfois souhaitable de forme et contenu, de voyages et de paysages. Puis nous avons commencé à songer à cette œuvre visionnaire, dont l'origine remonte à ce que l'on pourrait qualifier de première docu-fiction de l'histoire du cinéma : *La sorcellerie à travers les âges*, réalisée en Suède par le danois Benjamin Christensen en 1922. Je vais vous en présenter un court extrait, qui nous montre le chemin vers la combinaison des arts et une créativité poétique sans bornes.

On a craint – même avant d'essayer de le constater – qu'un produit – ô terme terriblement triste ! – de ce type serait irrecevable pour une production cinématographique dans notre contexte homologué et lâche ; et ainsi Fátima et moi avons investi nos ressources – dans toute les acceptions du terme – et avons réalisé ce projet, avec un œil vers les idées et l'autre vers la transposition d'un imaginaire. Un imaginaire lié au Symbolisme et à l'Art Nouveau, donc principalement européen, utilisé pour aborder l'univers magique de la Bolivie. Voici en trois illustrations, des exemples de notre façon de travailler : ici une scabreuse crucifixion du tchèque Maximilián Pirner, là l'inoubliable cadre initial de *Vampyr* de Carl Theodor Dreyer (à propos de cinéma scandinave) et enfin ces souvenirs des sorcières de Paul Ranson.

En vous disant au début de cette conférence que les gens des hauts-plateaux parlent avec les montagnes, ce n'était pas une exagération ou une hyperbole. L'insinuation, l'infiltration, la contamination, l'assimilation de la culture – une fois de plus j'utilise ce terme d'une manière assez généraliste, qui ferait horreur à l'écrivain Mario Vargas Llosa – de la culture donc espagnole d'abord et gringa postérieurement, n'a pas vraiment changé la manière de voir la vie. Sauf que dans la vieille élite blanche, vieille dans le sens qu'elle a effectivement perdu l'administration du pouvoir, qui regrette un fictif passé de guépards, qui dissimule un style de vie de Little Miami, qui s'estime plus ou moins à tort descendante malheureuse d'une classe dirigeante espagnole, il résiste une capacité, et avant celle-ci une volonté, de demeurer en contact avec les forces de la Nature. La *Pachataika*, le substrat de la terre, nous élève, nous éduque, nous fait grandir en elle. C'est pour ça que, au cours des siècles de la colonisation, le mot a été changé en *Pachamama* : et vous voyez vous même qu'un tel nom n'indique pas un rapport d'idolâtrie ou d'adoration, mais plutôt une parenté. Une filiation. Cependant, plus que sur le mot *mama*, il serait judicieux de se concentrer sur le mot *pacha*, qui n'est autre que l'union d'espace et de temps. Pa, espace ; cha, temps. Un concept qui anticipe et, en quelque sorte, devance certains postulats de la physique quantique, car il mêle une

perception sophistiquée, transcendante, détachée du tangible à une vision positivement magique des possibles, multiples réalités. Pour mieux m'expliquer, je crois devoir d'abord m'attarder sur les termes magique et magie, qu'on nous a appris – on m'a appris, du moins – à regarder avec méfiance, avec scepticisme. Toutefois, autour de nous bien des activités et des comportements descendent subrepticement d'une approche magique – et spécialement à la magie noire – à l'existence. Probablement, et heureusement, certains d'entre vous ne sauront pas ce qu'est, dans ce monde de la bourse et de la finance, une vente à découvert. Simplifiant un peu les choses, il s'agit de vendre aujourd'hui des actions que l'on promet de racheter, par exemple, dans une semaine.

Or, comment ne pas voir, non seulement qu'on se trouve face à des spéculations déloyales, mais surtout que tout cela appartient au domaine de l'irraisonnable autant que de l'inéquitable ? Si on tâchait de sortir du tracé des répétitions et de l'ahurissante et pathétique unanimité de nos jours, cela nous semblerait bien plus irrationnel – que sais-je ? – que d'adorer des divinités avec des têtes d'ibis ou de chacal. Avec, comme circonstance aggravante, que ces divinités étaient au moins belles ! Dans quelques décennies des jeunes se demanderont comment leurs aïeux ont pu en arriver à un si suicidaire éloignement de la réalité.

Nous avançons tous, au moins depuis le début de ce millénaire, au milieu des ruines d'une société qui nie son agonie, et nous nous obstinons à les contempler comme si elles étaient des merveilles, et nous refusons de reconnaître le danger d'un imminent et définitif effondrement.

Or, le projet social bolivien se différencie de tous les autres et se propose comme une alternative, certes avec encore beaucoup de problèmes et compliquée à mettre en place, qu'il est temps d'examiner avec attention. Il faudra réagir, gérer et même provoquer plusieurs court-circuits - un des mots clé pour comprendre la décennie qui vient de commencer - pour changer radicalement les modèles économiques et sociaux qui ne garantissent aujourd'hui ni

les droits des citoyens ni la sauvegarde de la planète. Alors, pourquoi ne pas tourner les yeux vers cette partie du monde, l'Amérique latine, qui nous paraît parfois très éloignée, mais qui peut par contre se révéler une source inouïe d'inspiration et d'idées ? Pourquoi ne pas se pencher sur ce brillant, méconnu, légendaire court-circuit culturel appelé Bolivie ?

Court-circuit: cela peut paraître comme quelque chose de vide, un mot qui sonne creux ; et pourtant ce mot peint parfaitement la quotidienneté bolivienne. Je vais vous raconter une anecdote : lors de mon premier séjour à La Paz, je me trouvais à une petite fête, le vendredi précédent le Carnaval, au siège de la Cinémathèque nationale. La directrice de la cinémathèque a fréquenté comme moi l'École nationale de cinéma à Rome et on s'était connus là-bas il y a plusieurs années. Sur la terrasse de la cinémathèque, donc, entouré par d'imposants gratte-ciel, on a brûlé la *mesa* préparée par une sorcière. La *mesa* c'est cette offrande que vous voyez sur la photo : il s'agit d'un panier qui contient des herbes officinales, des sucreries multicolores et souvent le fœtus d'un lama ; on la brûle pour remercier la mère-terre et après on scrute les cendres, en essayant d'y discerner le futur. Les personnes autour de moi appartenaient à un milieu qui regarde avec admiration, parfois excessive, ce que l'Europe et les États-Unis produisent et génèrent ; et pourtant tout le monde participait émotionnellement à l'événement : ce n'était pas du folklore vidé de tout sens, ce n'était pas un jeu ou un amusement, c'était un rituel, c'était une cérémonie. Cette coexistence d'éléments – les tours, le feu sacré, les cellulaires, la liturgie ancestrale –, aussi tranquillement exhibés, c'est quelque chose de presque inouï sur notre planète. Normalement – ou anormalement – là où il y a les gratte-ciel, les rites des aïeux on disparu, et là où ces rites résistent le ciel est toujours nu devant les yeux des êtres humains.

Et naturellement, quoique amoureux de la Bolivie, je tâche de porter sur les choses un regard objectif. D'ailleurs, plus que jamais depuis trois ans de délire sanitaire on se doit de fuir la rhétorique, les clichés, les idées reçues et les visions simplistes et catégoriques de l'existence. Ceci dit, il ne faut pas interpréter d'une manière naïve ou

erronée ce que je suis en train d'énoncer : il y a un certain nombre de contradictions aussi dans les diverses sociétés boliviennes ; et, par exemple, bien que d'une façon alternative – on pourrait l'appeler irrégulière, jouant avec le titre du film – les Aymara ont développé un système social substantiellement semblable au capitalisme ; et, j'ajouterais, au maladif matriarcat sicilien, où la femme, sans se manifester officiellement, garde une espèce de pouvoir occulte, suggère, insinue et insuffle.

Vous aurez remarqué que le texte de cette conférence ne sert pas vraiment comme didascalie des images ; de même, les photos évoquent des atmosphères qui paraissent contraster avec la narration. Dans les dernières diapositives, vous avez vu des scènes du carnaval bolivien. J'avais pris ces photos en revenant d'une balade sur le Cerro Chakaltaya.

(Suit une très courte vidéo remontant au premier voyage en Bolivie de l'auteur.) Le sommet de cette montagne se trouve à 5396 mètres ; on y arrive en marchant : je n'ose pas affirmer tranquillement, puisque on a quand même quelques difficultés de respiration, mais avec une relative facilité. Le bâtiment que vous avez vu était jusqu'à il y a un peu plus d'une quinzaine d'années une station de ski ; c'était, car en dépit de l'altitude, la neige fond désormais en touchant le sol. Je ne m'attarderai pas à discuter la cause de ces changements climatiques, mais c'est sûr que, dans un territoire comme celui de la Bolivie, caractérisé par des climats extrêmes, les effets de ces bouleversements sont assez évidents.

Mais revenons au carnaval : en Bolivie, probablement la fête plus importante. Pour ceux qui croient aux reconnaissances officielles, le carnaval de Oruro, grosse ville minière aujourd'hui plutôt déchu, mais qui a été la première en Bolivie à recevoir l'électricité, en 1904, et qui regorge de femmes splendides, a été déclaré par l'UNESCO, il y a déjà 22 ans, patrimoine culturel immatériel de l'humanité.

Sur les notes de la *morenada*, l'une des musiques traditionnelles des hauts-plateaux, des masques qui nous rappellent les musiques traditionnelles asiatiques parcourent les rues non seulement d'Oruro,

mais de presque toutes les localités de Bolivie. Saint Michel est entouré par des diables – on utilise aussi, pour définir le carnaval, le mot *diablada* – , des hiboux et des condors. Mais, comme sur les représentations de tableaux anciens, la plus grande tentation est représentée par les filles et par leurs jambes galbées et rondelettes.

On décline le carnaval de multiples façons : ici, à Santa Cruz, la reine de la fête sillonne les boulevards de la ville sur son char, précédée et suivie par de chants, des danseuses, des fanfares et des rugissements de jaguars.

Voici une autre spécificité de la Bolivie : les *cholets*. Le mot, vous l'auriez deviné, dérive du français chalet ; et d'ailleurs certains toits ne sont pas sans rappeler ceux de chez nous. On loue le rez-de-chaussée à des gens qu'y veulent ouvrir une boutique, on garde le premier et le deuxième étage comme salons de fêtes, tandis que les propriétaires de l'édifice résident aux étages supérieurs. Ces bâtiments constituent aussi un étonnant court-circuit : à l'extérieur, sur les façades, se mêlent souvenirs du baroque, architectures futuristes, réminiscences de l'art japonais, rêves de science-fiction et couleurs stridentes. À l'intérieur c'est même pire – ou mieux, selon le point de vue – et cet univers bigarré, fastueux, tonitruant, ou vulgaire, c'est selon, peut donner des vertiges ou, plus prosaïquement, des maux de tête.

Le mot *cholet* tient une curieuse assonance avec le mot *chola*. Et *chola* indique littéralement – ou indiquait historiquement, quand on cataloguait dans les colonies espagnoles trente-six types différents de métissage – une métisse, fille dans la majorité des cas d'un espagnol et d'une indienne. Ces femmes, du moins celles d'un certain âge, ou appartenant à des couches sociales un peu snob, sont celles qui portent ces jupes très larges, ces châles et ces chapeaux melon. Elles proposent, à notre société qui ignore leurs canons esthétiques, un type hétéroclite de beauté, ainsi qu'un style de vie où se combinent le passé et le présent, la recherche d'une identité et l'assimilation – et en même temps la distorsion, jusqu'à l'involontaire parodie – des modèles d'autrui.

C'est ainsi qu'on arrive aux *cholitas luchadoras* : étonnante expression d'indépendance féminine, inaccoutumée délivrance, se superposant à quelque chose qui vient de cosmos nord-américain haï et envié.

Au long de cette allocution, nous avons à maintes reprises frôlé, effleuré, touché l'un des thèmes clés de notre contemporanéité : l'idée – probablement le mot plus récurrent dans cette conférence, à la fois abstraite, subjective, nécessaire et inéluctable –, l'invention peut-être, qui sous-tend, infiltre et conditionne les processus déclenchés depuis le début de ce siècle et qui nous amèneront vers un avenir dont nous prétendons ne pas voir les délires et les désastres. Je me réfère à la notion d'identité. Pirandello théorisait que chacun de nous est UN, une personne et cent milles ; et, laissant des auteurs aussi illustres, prenons Sartana, le plus surréaliste héros du western italien, qui affirmait que la vérité a beaucoup de visages. Dürrenmatt aussi du reste (nous revenons ainsi en Suisse et à la littérature suisse) indiquait qu'au nom de la vérité les êtres humains ont commis les pires abominations.

En début d'exposé j'ai mentionné les poussées centripètes et centrifuges qui caractérisent et bouleversent la période historique que nous sommes en train de traverser et dont, pour nous borner d'abord à notre continent, l'Europe regorge : les Basques, les Catalans, les Flamands, les Ecossais, les Italiens du Nord, les Moldaves, les Lapons et – ça va sans dire – les Russes et les Ukrainiens. Cela nous amène toutefois à des questions qui pourraient paraître absconses ou fumeuses, mais qui sont par contre douloureusement concrètes.

D'abord, sur quoi se base exactement une identité ? Dans un pays qui présente plusieurs similitudes avec la Suisse tout en étant viscéralement différent, la Belgique, les Flamands ont décidé que l'affirmation de leur identité, associée à une sorte de désir atavique de vengeance, se manifesterait par l'imposition de leur langue. Ce processus a atteint des sommets particulièrement masochistes, arrivant au refus du mot *flamand* – dont la magnifique racine est la même que *flamme*, ramenant nos esprits à une légendaire saison des

arts figuratifs – au profit de l'anodin néerlandais. Et puis, à quoi connecte-t-on l'identité belge – à quoi pense-t-on si on nomme la Belgique, sinon à quelque chose d'éminemment flamand, comme la peinture justement, ou les canaux de Bruges et les beffrois, comme celui d'Ypres, fidèlement rebâti après la Première Guerre mondiale ? En plus, peut-on réellement établir une identité, non seulement celle d'un peuple mais aussi celle de l'individu ? Avec sa permission, je vais vous donner l'exemple de mon associée, protagoniste et co-auteure du film, Fátima Lazarte : ses traits sont évidemment le résultat d'un métissage, elle porte et sent en elle l'énergie, la magie et les secrets des Andes et des hauts-plateaux, mais en même temps son nom de famille est basque et elle a perçu le charme de la culture européenne jusqu'à devenir l'une des rares danseuses classiques de l'histoire de la Bolivie. Quant à moi, de tous côtés j'ai des aïeux méditerranéens, mais j'ai le groupe sanguin 0, typique des amérindiens.

Vous allez voir maintenant un autre extrait du film. La protagoniste, accompagnée par la musique du maestro Fabio Lombardi, visite plusieurs églises. Je pense que cette séquence pourrait avoir un intérêt en même temps touristique et culturel, puisqu'à travers la diversité des architectures et des paysages on peut comprendre aussi les diversités humaines dont je vous parlerai juste après.

Tout ce que je viens d'énoncer, et bien d'autres éléments, se joignent et s'embrouillent dans le projet de société que nous propose aujourd'hui l'état plurinational bolivien. Cette appellation inhabituelle et compliquée tient au fait que la Constitution reconnaît, à l'intérieur du territoire de ce que jadis l'on nommait *Alto Perú*, trente-six nations différentes, chacune avec sa langue, sa culture, ses traditions, mais toutes soudées par le commun héritage de la domination espagnole et un sens patriotique bien supérieur à celui que l'on ressent dans notre partie du monde. Trente-six nations, et la tentative de forger une unique nation, plus ou moins indépendante – les rapports avec les États-Unis étant quasiment nuls, la Bolivie bascule vers la sphère d'influence de la Chine et de la Russie – dont la motivation fondamentale est : notre passé est glorieux, et nous

avons compris l'Astronomie avec des siècles d'avance sur le reste de l'humanité (ce que d'ailleurs attestent les sites préincaïques comme Tiwanaku). Ainsi, la culture andine pesant plus que les autres provoque de compréhensibles résistances à accepter ce projet politique, surtout dans les provinces orientales. Pendant le tournage du film, il a été demandé à des personnes appartenant à toutes les couches sociales : « Qu'est-ce qu'une sorcière ? ». Les réponses ont été bien discordantes. Si dans la région de Santa Cruz on avait en tête l'image donnée par les films de Disney ou par les feuilletons télévisés, dans la région andine les réponses allaient de « une femme sage » à « ma mère ». La Bolivie est gouverné par le *Movimiento al Socialismo* qui, au delà de ce qui prétendent les services secrets et la propagande nord-américaine, n'a aucun besoin de s'imposer par la force. Une nation n'échappe pas à son destin : aussi bien avec un roi, un empereur ou avec la République, la France a produit un État centralisé au pouvoir prétendument concentré dans les mains d'un seul individu, tout comme l'Italie glisse naturellement vers des gouvernements d'une droite modérée, catholique et bourgeoise, la Bolivie, composé majoritairement de paysans et de mineurs, aura toujours tendance à se diriger vers quelque chose proche du socialisme. Et ce n'est pas par hasard que j'ai utilisé cette dernière expression, car si un état socialiste devrait exprimer une certaine laïcité, en Bolivie le président jure sur la mère-terre et les divinité des ancêtres.

Et c'est ainsi que nous bouclons la boucle. On n'aurait pu analyser bien d'autres aspects de la culture et de l'histoire de la Bolivie. Des thèmes surprenants existent, que presque personne n'a abordé jusqu'ici : celui par exemple de l'influence de l'art flamand et hollandais dans les peintures de certaines églises, comme celle de Carabuco, riche en scènes sadiques et infernales inspirées surtout par des œuvres de Jacob Van Swanenburgh, qui fut le premier maître de Rembrandt, ou celle de Curahuara de Carangas, que l'on appelle la Chapelle Sixtine des Andes. On aurait pu aussi se concentrer sur les changements climatiques et la pollution, ou la disparition des lagunes. Une autre option aurait été de raconter et interpréter mythes

et légendes de celles qu'il n'est pas emphatique d'appeler cultures millénaires. J'ai préféré tenter de vous donner simultanément matière à réflexion et montrer quelques-unes des multiples facettes de ce pays extraordinaire, de ce charmant ensemble de traditions et d'éclats, de ce rêve de sable et de sang, de plaines sans bornes et de forêts enchevêtrées, de dieux anciens et d'éternels recommencements sous le soleil du grand désert de sel.

Merci !